

Prélude

Elle mettra sa robe jaune. Ou plutôt la bleue... Son esprit est désormais préoccupé par sa tenue vestimentaire qui marque l'aboutissement imminent de ses toiles et la confiance nécessaire à la mise en place d'un vernissage. L'inauguration de son exposition est fixée au 4 juillet 2012. On est fin mai, elle a juste le temps d'achever la dernière toile. Les invitations sont prêtes et reflètent consciencieusement le travail de toute une année de peinture. Une année d'éclosion de toiles à l'huile.

Anna est pharmacienne au foyer, peintre autodidacte passionnée. Elle a réalisé trente-trois tableaux, la pêche et la mer en sont le fil conducteur. Quelques poissons, parfois en méli-mélo, quelques pêcheurs, souvent au travail, plusieurs enfants et leurs jeux de sable ou encore quelques apéritifs, simples, en bord de mer. Le parfum iodé de la Méditerranée émane de ses toiles. Leur thème est léger mais ensoleillé comme sa vie dans le sud de la France.

Elle passe de nombreuses nuits à peindre dans la maison calme, quand son mari et ses quatre enfants dorment. Espaces de temps privilégiés où elle peut s'immerger totalement dans ses créations. Parfois le hululement d'une chouette dans le jardin, parfois le chant d'un oiseau qui confond le jour et la nuit, lui rappellent que sa solitude n'est pas exclusive. Il y a les odeurs d'essence de térébenthine et de peinture à l'huile, qui, en lui chatouillant les narines, se mêlent à la fumée de son bol de thé et la comblent de joie. Elle est enivrée par ces émanations entremêlées qui masquent favorable-

ment celles des poissons, muses de ses instants de connivence avec le pinceau.

Elle ne se sent jamais seule pendant ces moments privilégiés, car sa grand-mère paternelle s'invite dans sa mémoire dès lors qu'elle peint. Elle a été son maître. Elle a été son modèle artistique. Elle demeure son ange protecteur.

Et puis, il y a le lever du soleil qu'elle aperçoit par la fenêtre, celui qui lui rappelle l'heure bleue où les oiseaux se mettent à chanter. Elle distingue le rossignol. L'aurore éclaire et réveille en gazouillant la cime des amandiers du jardin. Elle lui signale qu'il est l'heure de quitter ses tubes et pinceaux pour revenir à ses tâches quotidiennes, qu'il est l'heure de déposer « le tablier du peintre » pour se parer de celui de « la maman ».

L'accomplissement de ses toiles la projette dans une vie parallèle à sa vie de mère au foyer. Elle se sent ainsi osciller entre toiles de lin et devoirs scolaires, essence de térébenthine et bombes dépoussiérantes. Toutefois, le tablier du peintre et celui de la ménagère se marient parfaitement pour l'immerger dans une vie douce et passionnante, riche et aimante, entre sa famille et ses chevalets. Elle a parfaitement conscience d'être gâtée par sa vie actuelle. Anna est une femme ordinaire dans une vie qu'elle considère comme extraordinaire depuis de nombreuses années.

Les deux cents invitations pour son vernissage sont timbrées et empilées sur le buffet.

Première partie

Le sas d'entrée

Chapitre I

Un cataclysme cérébral

Mercredi 30 mai... Comme de nombreux matins, Anna n'est pas en avance dans son programme journalier. Ce mercredi, par absence d'école, elle a débordé sur l'horaire et par absence de lever de soleil car il pleut des cordes, elle n'a pas eu le signal lumineux du dépôt de pinceau et du troc de tablier. Comme tous les mercredis, la voilà en retard, handicap qu'elle va véhiculer toute la journée mais pour lequel elle ne culpabilise pas en raison de cette période prévernissage trépidante. Néanmoins, la douche sera précipitée si elle souhaite honorer son agenda et si elle ne veut pas trop attendre à la Poste. Ce matin, impérativement, elle doit envoyer ses invitations.

Sa main savonneuse glisse rapidement de haut en bas, de gauche à droite en exaltant l'odeur de l'huile d'argan mêlée au camélia de son gommage corporel. Cette fragrance devient tout à coup âcre. Sa main semble subitement être contrainte de revenir sur une partie de son corps. Elle atteint, sans qu'elle en ait la pleine conscience, le bas de son sein droit. A ce moment précis, ses joues s'empourprent. L'odeur de son gommage devient émétisante. Elle sait rageusement qu'il y a dans ce sein des petits grains étrangers, durs, inconnus et jamais précédemment détectés. Elle rince. Les grains du gommage ruissellent sur son corps tremblant. Seuls ceux de sa poitrine

semblent ancrés et immobiles. Elle rince encore. L'eau n'y fait rien. Elle a alors cette pensée étrange, « j'y suis ». Comme une évidence, un drame devait surgir dans sa vie trop douce.

En dehors de la colère déployée contre son produit cosmétique responsable de la découverte, elle décide de ne poster les invitations qu'au retour d'une mammographie qui lui semble inévitable.

Encore humide, Anna appelle son médecin.

Grelottante, une petite boule se loge dans sa gorge et freine sa déglutition.

Jeudi 31 mai... Son gynécologue qui suit sa vie de femme depuis plus de quinze ans la reçoit déjà. La palpation est normale. Cependant, très à l'écoute de son ressenti, il lui propose de passer rapidement une mammographie pour apaiser cette inquiétude personnelle.

Vendredi 1^{er} juin... S'il y a souvent énormément d'attente avant d'avoir un rendez-vous au centre de sénologie, aujourd'hui ce n'est pas le cas. Elle a déjà obtenu le rendez-vous. Un désistement par chance ou un signe de mauvais augure ?

Après avoir eu les seins réduits à l'état de crêpe par une machine barbare et brutale, après avoir eu l'obligation de refaire quelques clichés, juste pour zoomer une certaine zone, après avoir attendu une éternité dans un cagibi baigné des vociférations d'une radio au maximum de ses décibels délivrant une quantité de publicités à propos de poissons panés ou de papier toilette, elle ne retient qu'une seule phrase, « c'est de très mauvais présage », parole prononcée en boucle, parole pénétrant comme des jets de pierre dans ses organes auditifs devenus subitement hypersensibles. Elle souhaiterait tant la venue brutale d'une surdité totale. Cette sentence, assortie d'une grimace négative, est répétée inlassablement par le radiologue, qui à chaque ouverture de bouche et à chaque regard porté sur les clichés, l'invite à observer avec lui en disant : « c'est incroyable, regardez ! » Comme si la lecture d'une mammographie était spectaculaire d'abord, et accessible ensuite au commun des mortels ignorants et non formés à la radiographie. Anna ne voit qu'une

traînée d'étoiles, une Voie lactée traversant son sein en diagonale. Cette austère représentation en noir et blanc la renvoie aux échographies de ses grossesses où le radiologue énumérait la liste des organes, les membres, les circuits veineux et artériels de ses fœtus, et où elle ne voyait que des masses grises et blanches se succéder sur l'écran, pour ses deux premiers, masses qui prenaient ensuite de la couleur pour les deux derniers, mais dont l'évocation n'était pas plus évidente.

L'aphorisme du radiologue fait ce jour un écho épouvantable dans son crâne, et sa compréhension de l'image n'est pas plus accessible qu'il y a vingt ans. Il pourrait lui dire qu'elle a un fœtus dans le sein droit, elle ne serait pas plus abasourdie. Elle ne pense qu'au cauchemar qui marque certainement le point de départ d'un grand moment de solitude et de brouillard dense allant jusqu'à l'asphyxie.

Ses pensées s'emmêlent, elle se sent prise dans un filet. Piégée. Elle ressent de façon très profonde sa liberté s'effacer au profit d'une certaine captivité. D'une captivité certaine. Le diagnostic la foudroie. Elle pense subitement aux invitations sur le buffet et se demande ce que fait sa grand-mère paternelle. Elle a dû s'égarer juste un instant dans son soutien, suppose-t-elle.

Alors comme un automate, elle sort de ce lieu d'examen, avec une seule envie, courir chez son gynécologue. Ainsi, sans savoir exactement par quelles routes empruntées elle arrive chez lui, encore essoufflée, ce dernier, d'un air réconfortant et empathique, lui évoque spontanément son accident de voiture d'il y a trois ans : « Il est possible que ce soit une trace de l'hématome provoqué par la ceinture de sécurité », lui dit-il.

Elle se sent mieux, bien que le réconfort dans son regard ne l'apaise pas pleinement. Elle perçoit son désir de la rassurer au sujet de toutes ces micro-calcifications qui n'existaient pas il y a un an à peine, et qu'il faut présentement analyser par un mammotome, c'est-à-dire en effectuant des macro-biopsies. Le rendez-vous est fixé dans huit jours.

Les invitations stagnent toujours sur le buffet. A chacun de ses passages devant ce dernier, les yeux d'Anna s'emplissent de larmes

mais son cœur refuse encore de les jeter. Elle ne peut croire à l'innommable. Finalement, comme un aimant, les invitations l'attirent vers elles. Hagarde et abattue, elle pose ses mains sur la pile légèrement poussiéreuse. Elle ferme ses yeux bleus humides, et c'est alors que l'image d'une galerie lui apparaît. Une galerie de peinture où les toiles de son exposition habillent les murs. Le lieu est lugubre, terriblement sombre, mais ce musée imaginaire demeure étrangement réconfortant.

Ce voyage virtuel l'apaise jusqu'à lui donner la force de ranger les toiles dans un placard. Attendre la date de l'examen médical lui semble moins insurmontable puisqu'une galerie expose ses toiles. Néanmoins, l'exploration à venir l'effraie tant avec son appellation aux consonances de mammoth. Mammotome. Ils auraient pu trouver mieux, plus léger, plus féminin.

Elle vient de comprendre qu'à partir de ce jour, c'est « l'attente » qui va guider sa vie. L'attente dans les salles d'attente, l'attente des résultats des biopsies, l'attente des réactions de son entourage. Elle est prise en otage. Son ravisseur n'est autre que l'attente. Son arme à elle, la patience.

Elle espère juste retourner un jour dans ce musée.

Jeudi 7 juin... Louis : Paris/Saigon.

Vendredi 8 juin... Huit jours d'angoisse viennent de s'écouler. Anna doit se présenter au centre de sénologie pour subir le mammotome. Cette période d'attente lui a permis de consulter, sans précipitation, le passeport délivré pour endurer les contraintes pachydermiques. Comme s'il fallait une autorisation, un document officiel pour entrer dans sa nouvelle vie. La couverture rose poudrée et mièvre de ce dernier ne lui évoque qu'une douce hypocrisie. Elle l'aurait préférée noire. La destination que ce passeport octroie lui est inconnue et a inexorablement beaucoup moins de charme que celle d'un passeport touristique. Elle espère simplement que ce ne soit pas les cioux. Sur la page d'introduction est noté : « Mammotome = Confiance, Expérience, Reconnaissance ».

Elle n'a pas confiance, elle n'a pas d'expérience en la matière, elle n'a aucune reconnaissance à son égard. Et puis, si tant de sécurité existe, pourquoi faut-il arriver impérativement dans un état second. « Convocation 8 juin 8 heures, munie de votre carte vitale, votre passeport que vous aurez pris le temps d'étudier, et en ayant pris une heure avant un Atarax 100 ». Sachant qu'elle ne supporte pas les anxiolytiques, Anna avale malgré elle, une heure avant le rendez-vous, un comprimé destiné à calmer ses angoisses mais qui n'apaise pas la réalité des faits. L'état nébuleux dans lequel elle se trouve n'apaise en rien la gravité du moment. Simplement, elle se tait. Et elle comprend que c'est ce que recherche le corps médical.

Le départ pour ce long voyage se fait en position allongée, sur le ventre, position dans laquelle la table qui l'accueille, dotée d'un seul trou, devient le plafond du lustre qu'est son sein. Son visage n'intéresse personne, seul son sein écrasé, à hauteur de leurs yeux, retient l'attention du corps médical qui ne semble pas réaliser l'humiliation de cette position. Toutefois, la nécessité de l'anxiolytique prend ici toute sa justification.

Le nouveau radiologue qui intervient pour l'exécution de cet examen désagréable et douloureux ne lui est pas sympathique. Elle se demande si, rencontré en d'autres circonstances, il lui aurait paru plus avenant. Elle n'en est pas sûre. Les atomes crochus d'Anna à l'égard de cet individu semblent totalement inexistants. L'échange entre la patiente et le radiologue est laconique, sans chaleur humaine.

Après le prélèvement de quelques « carottes » dans son sein coincé et pendant, la laissant sans mot dire dans cette position sachant qu'une infirmière est là pour conclure l'acte, le radiologue fait irruption dans la salle d'attente, se dirige vers son mari et, comme sur un coin de comptoir, marmonne à ce dernier que c'est certainement « mauvais », mais qu'il faut attendre l'anatomopathologie pour en avoir la confirmation. Il précise aussi, avec beaucoup de certitude et d'arrogance, que le gynécologue a simplement voulu rassurer son épouse quant à l'incrimination de la ceinture de sécurité. La bouche ouverte d'Eugène ne s'est pas encore refermée qu'il

a déjà tourné les talons. La brutalité verbale de l'homme en blouse blanche, veille de ce deuxième week-end d'angoisse, est indescriptible.

C'est ainsi qu'Anna décide de ne plus jamais faire d'exams médicaux le vendredi et qu'à l'avenir, elle s'octroierait le luxe de choisir son radiologue. Elle arguerait probablement pour « une » radiologue en se disant que la différence anatomique entre les hommes et les femmes doit contribuer à ce manque de tact masculin. Un sein doit moins émouvoir un radiologue qu'un testicule. Une routine anatomique probablement. Il y en a tellement des cancers du sein ! Elle regrette d'ailleurs, à cet instant précis, de ne pas être dotée d'une paire de glandes génitales mâles, car elle aurait volontiers asséné un uppercut à l'homme en blouse blanche. Alors qu'elle vient d'être libérée de sa table de torture, encore chancelante, elle se dirige vers la salle d'attente et croise le radiologue dans le couloir. Il ne l'a même pas reconnue.

La colère qui en résulte s'ajoute à la détresse de ce couple perdu au milieu de leur tornade médicale. Les bras ballants, Anna et Eugène rentrent à la maison. Sonnés. Médusés. Comme deux enfants égarés.

Anna se sent de plus en plus piégée. Les mailles du filet qui semblent l'avoir capturée la tailladent, compriment son cœur. Elle imagine que les flotteurs de ce dernier l'atteignent en pleine figure, la giflent et la projettent comme une vulgaire quille dans le gouffre du désespoir.

Alors, pour être un peu réconfortée, elle contacte un médecin ami de son amie Laure, qui lui parle déjà de chimiothérapie, d'ablation totale vu la taille de ses seins, de radiothérapie... Le cauchemar persiste. Le filet qui l'opprime depuis quelques jours se recouvre d'un deuxième filet qui vient négligemment s'affaler sur son moral déjà si faible. Ce n'est pas du réconfort qu'elle récolte mais des angoisses supplémentaires. Elle comprend définitivement qu'une étrille s'est invitée dans sa vie. Elle ne peut pas prononcer le mot cancer, ni parler de crabe d'ailleurs, ces mots sont trop mordants et agressifs. Dorénavant, elle parlera d'étrille, son cancer poétique.

Toutefois, son annonce par des radiologues et non pas par son gynécologue, est une grotesque erreur qui propulse Anna brutalement dans ce voyage. La manipulation de machines industrielles et la lecture de radiographie n'entraînent pas forcément la douceur nécessaire à la manipulation de la psychologie humaine. Anna n'aurait pas dû non plus demander du réconfort à l'ami de son ami, car elle comprend à ce moment-là qu'il n'y a pas de réconfort possible. La seule chose qui aurait pu l'apaiser, c'était qu'on lui dise qu'il y avait eu erreur et qu'en fait, il n'y avait rien du tout « Madame C. » ! Anna contacte alors Léonie, son amie médecin, dont les mots justes et apaisants la rassèrent. Elle lui explique que, même si c'est « mauvais », de nos jours, la médecine a fait énormément de progrès en matière « d'étrille du sein » et sait dans la majorité des cas, soigner cette étrille.

Ce 8 juin, à la nuit tombée, suite à sa confrontation pachydermique, dans le brouhaha d'une vie de famille ordinaire, face à son buffet, Anna saisit les invitations pour les jeter. Elle est si abattue. Tout à coup, le silence remplace le bruit dans la maison. C'est alors que le visa l'autorisant à séjourner dans sa nouvelle vie jaillit et lui indique la destination de son voyage. Elle ne se rendra pas dans un pays, mais dans un lieu. Ce ne sera pas la mer, ni la montagne, ni la campagne, ce sera une galerie virtuelle, celle qui l'a déjà accueillie après sa mammographie. Une succession de salles froides de différentes couleurs, aux insinuations cafardeuses évidentes, dans lesquelles se trouvent exposées aux murs, les toiles de ses émotions. Comme une ribambelle d'introspections.

C'est ainsi que pour résister à la violence de ce cataclysme, elle imagine cette exposition de façon virtuelle et dans laquelle elle est la seule spectatrice. L'exposition qu'elle attendait tant, celle dont elle avait tant rêvé devient une simple hallucination. Elle s'agrippe à cette échappatoire aux allures de rêverie pour se livrer à sa bataille.

Anna prend alors une décision, comme une béquille virtuelle qui viendra la soutenir, elle essaiera de retourner dans ce lieu chimérique chaque fois que la véhémence de l'épreuve sera insoutenable. Ses tableaux deviendront l'expression de ses angoisses et de ses

émotions au fil des épreuves du traitement. Une synesthésie s'installera progressivement entre son traumatisme et ses tableaux qui seront les vecteurs d'un message, bien différent de celui qui lui avait permis de les peindre, il y a un an à peine. Ses affres seront les déclencheurs de l'expérience synesthésique et les tableaux constitueront l'expérience additionnelle.

Lundi 11 juin... Les rendez-vous s'enchaînent à une vitesse effroyable. C'est son désir. Elle précipite les dates des rendez-vous. Comme si elle voulait se débarrasser de cette grossièreté qui fait irruption dans sa vie. Anna rencontre ce jour son gynécologue, afin qu'il lui communique les résultats des « carottes pachydermiques ». Elle considère ce rendez-vous comme le billet d'entrée dans le vestibule du musée. Ce billet, c'est son secret.

Son gynécologue, homme de grand charisme qui inspire la confiance et le réconfort, la reçoit avec élégance et lui confirme avec beaucoup de douceur que les « carottes » se sont révélées « mauvaises » mais lui précise aussi qu'elles auraient pu être beaucoup plus agressives. « Les carottes ne sont pas cuites alors ? » demande Anna. Ou plutôt le pense mais n'ose le demander. Il continue son monologue, face à Anna abattue, qui le fixe d'un regard écarquillé. Il lui parle de l'impérativité de la mastectomie compte tenu de la taille de ses seins et de l'implantation des étoiles de la Voie lactée. Elles tracent une diagonale allant de son aisselle à son sternum. Que pourrait-il laisser ? Quant à la suite du traitement, elle sera révélée par la pièce opératoire, c'est-à-dire l'analyse du sein complet. C'est lui-même qui lui ôtera ce sein.

Anna ferme les yeux et décide pour la première fois de se raccrocher à son secret. Elle réussit à visualiser son musée sans se rendre devant son buffet. Cette mutation virtuelle de son esprit, face à son gynécologue, lui esquisse un sourire intérieur. Elle sait dorénavant s'échapper pour s'octroyer une soupape de respiration. Les murs sont si noirs, si brumeux, si oppressants. En guise d'accueil, deux de ses toiles ont pris place dans le sas d'entrée ténébreux. Elles sont très peu éclairées. La lumière est blafarde dans son musée. Voire

même inexistante. La première toile, d'un mètre sur un mètre, représente, sur un fond bleu un peu délavé, un amas de filets de pêche usés par le sel et le soleil, aux couleurs ficelles, entrelacés, emmêlés, parsemés de quelques flotteurs rouges délavés (toile 1). Ces filets ne sont que les métaphores de ses pensées terriblement confuses et embrouillées, giflées par quelques résultats médicaux choquants. Une étrille s'est invitée dans sa vie sans y être sollicitée, petit crabe méprisable qui rend les pensées d'Anna aussi inextricables que ces vulgaires filets de pêche avachis, dans lesquels elle ne voit plus que l'enchevêtrement des neurones de son cerveau amorphe et abasourdi. L'allégorie d'une capture par l'étrille. Elle n'a aucune culture en matière de captivité personnelle. Comment survivre à cet état ? Si ses émotions semblent être matérialisées par ces filets, ils ne lui donnent pas de solutions pour s'en dépêtrer. Ils se contentent de lui fournir une odeur nauséabonde. Elle a envie de vomir. Quant à la deuxième toile, elle est actuellement peu visible, indescriptible et inexplicable.

Son gynécologue s'est levé. Sûrement qu'Anna aussi. Il en a fini de ses explications qu'elle n'a pas entendues. Elle n'a plus qu'à rentrer chez elle avec la seule idée saugrenue qu'elle a retenue. Très bientôt, elle n'aura plus qu'un seul sein.

Mercredi 13 juin... Louis : Saigon/Paris.

Chapitre II

Une atteinte physique

La mastectomie

Vendredi 15 juin... Elle déteste ce sein droit qui lui est à présent étranger et insupportable. Il va être extirpé de sa chair, ce matin à sept heures trente, comme un noyau de cerise, comme une balle dans un corps de soldat. C'est le jour de la mastectomie. Sa guerre débute et elle se sent déjà blessée.

Ses enfants, excepté Louis son deuxième fils, à qui elle a malheureusement parlé de ce mammotome, ne sont pas informés de l'épreuve redoutable qui lui est imposée ce jour.

Paul, son fils aîné, étudiant à l'étranger, n'a pas été avisé par désir de protection maternelle. La distance amplifie l'inquiétude.

Pendant l'intervention, les deux petits derniers, Justin et Eulalie, sont gardés par Agathe, la fille de Laure, son amie de trente ans, sa sœur de cœur, son modèle depuis tant d'années. Anna avait quatorze ans quand elle a rencontré Laure, et depuis l'amitié n'a cessé d'exister. Sa fille Agathe et ses vingt-trois années de fraîcheur apporte aux enfants sa joie de vivre, et soulage ainsi Anna du poids de la souffrance qu'elle leur inflige. Justin et Eulalie se doutent bien que la situation n'a rien d'anodin mais ils n'en mesurent pas toute la gravité. C'est du moins ce qu'Anna espère. Agathe est merveilleusement gentille, belle et drôle, efficace et incroyablement présente. Son éclat, sa spontanéité, son humour et son éducation ravissent Anna et adoucissent la tempête qui s'abat sur elle...

Eugène, son mari au cœur blessé, l'accompagne avec beaucoup de sang-froid dans cette guerre qui est aussi la sienne. A moins que son stoïcisme ne soit dû qu'à la tristesse qui le paralyse.

Anna est choyée par ses amies... Laure lui achète des petites chemises ravissantes et fraîches pour pallier au côté abasourdissant et rance du cancer. Catherine, son autre amie très chère, si fidèle, si serviable, se veut rassurante. Elle déteste tant ce qui attriste Anna et surtout elle ne peut se résoudre à croire au drame qui l'étreint.

L'intervention se déroule du mieux possible. Anna ne sait pas comment elle est allée au bloc opératoire, elle se rappelle juste avoir pleuré avant de sombrer dans le grand trou noir de l'inconscience. L'anesthésiste l'avait réprimandée car elle avait maquillé ses yeux. Anna avait trouvé cela si futile dans sa situation. D'ailleurs, c'était faux. L'anesthésiste était une femme, probablement jalouse d'avoir des yeux de merlans frits, qui même maquillés ne ressembleraient jamais à ceux d'Anna démaquillés. Elle a le temps de penser avant que le trou noir ne l'aspire, que l'empathie et la délicatesse ne sont donc pas liées au sexe.

Samedi 16 juin... Anna rentre chez elle, amputée d'un sein lui laissant imaginer l'aplat de peau qui en résulte, les bras ballants, se demandant comment une opération aussi grave peut se limiter à une si courte durée d'hospitalisation. Ainsi, légèrement recroquevillée sur elle-même, elle retrouve ses deux petits, avec l'impossibilité de les enlacer pleinement, son bras droit étant endolori par le curage axillaire. Les deux grands sont à l'étranger et lui manquent viscéralement. Ce 16 juin, Anna se sent enveloppée d'une profonde tristesse et d'un sentiment de laideur extrême.

Lundi 18 juin... Pour achever le travail de deuil de ce sein, il est indispensable qu'elle visualise son buste doté de ce vide. Son amie Léonie et son fils Louis, de retour de Saïgon, l'aident à porter un regard sur son sein qui n'est plus. Le cran de son enfant avec ses faux airs de détachement l'encourage et la stimule. Les pansements masquent une cicatrice horizontale allant du sternum à l'aisselle.

Elle a si peur de ce qui se cache derrière ces bandages. Elle refuse de rester debout pour découvrir la ligne de couture qui a remplacé son sein. Elle veut s'allonger. Cet étalement de son corps lui semble plus adapté à l'appréhension qu'est la sienne. Plus en osmose avec son moral avachi. La vision indirecte et en coin qui en résulte lui octroie un regard suspicieux ou plus exactement craintif. Elle amoindrit en tout cas son effroi. La cerise n'est pas seulement vidée de son noyau. C'est la totalité du fruit qui a été prélevée. Elle a été récurée. Les larmes l'étranglent et brouillent la vue de cette chair mâchée et jaunie. Ou bleuie plutôt.

Habillée, elle est pourvue d'un petit coussin illusoire qu'elle substituera dès que possible par une prothèse en silicone. Anna se met alors en quête de cette dernière. Suivant scrupuleusement les conseils prodigués par le corps médical, elle se rend dans l'établissement spécialisé qu'on lui a indiqué. Mais comment n'a-t-elle pas imaginé que ces prothèses étaient réalisées sur mesure, imposant clairement une prise de mensurations ? Pourquoi a-t-elle imaginé un étalage de différentes formes de seins lui donnant l'embarras du choix ? Je prends celui-là ; non, plutôt celui-ci. Pourquoi n'a-t-elle pas imaginé qu'un charmant jeune homme pouvait être propriétaire d'un tel lieu ? Avec un air ébahi, emprise d'embarras, Anna se retrouve contrainte à un déshabillage face à un homme jeune élégant, muni d'un centimètre de couturier destiné à mesurer l'étendue des dégâts.

Elle imagine qu'il ne remarque rien.

Elle imagine être juste une cerise dénoyautée.

Elle imagine être juste un poisson éviscéré par une étrille.

Elle imagine être l'actrice d'une vie qui lui échappe.

Vendredi 22 juin... Louis : Paris/Bombay.

Samedi 23 juin... Louis : Bombay/Paris.

La vie poursuit son cours. Rien ne change dans le quotidien, les pendules ne se sont pas arrêtées, le calendrier non plus. C'est

étrange. Il y a une étrille maternelle et une vie banale d'un foyer ordinaire qui continue son chemin. Rien ne s'arrête. Le jour succède à la nuit. Le soleil perce, les oiseaux chantent. Anna trouve indécent ce manque de tact de la vie. Par pudeur, « Tais-toi rossignol », dit-elle à haute voix. L'existence ne pourrait-elle pas faire preuve d'un peu de compassion ?

Ainsi, les festivités de fin d'années battent leur plein. Les pièces de théâtre, les galas de danse, les kermesses...

La pièce de théâtre dans laquelle joue Justin, le fils cadet de dix ans, permet tout de même à Anna d'imaginer un rôle, d'imaginer son rôle. Justin joue un vieux monsieur de quatre-vingt-dix ans qui croit en avoir dix. Et Justin paraît en avoir quatre-vingt-dix. Le vieux monsieur qu'il joue rit et garde sa fraîcheur. Son fils traîne sa pantoufle et son pyjama usé sur la scène et fait rire l'assemblée. Il est crédible. Anna a subitement une idée. Elle va jouer une maman heureuse et paraître vraisemblable.

Pour la première fois depuis le 30 mai, cette idée desserre un peu les mailles du filet. Leurrer ses êtres chers. Car finalement, la souffrance qu'elle leur inflige lui est bien plus insupportable que sa propre détresse. L'humour, ce besoin indispensable à sa survie, s'associe au jeu qui lui semble indispensable. Justin la fait éclater de rire. Et tout à coup, les mailles du filet semblent la laisser respirer, en remplaçant simplement ses larmes par les rires qu'elle ne s'autorisait plus. Ce jeu de mime qu'elle décide d'adopter en observant son fils jouer ce vieillard, lui rappelle subitement une très vieille dame qui n'avait pas loin de cent ans. Cette dame venait lui rendre visite presque tous les jours, à la pharmacie qu'elle avait achetée et conservée deux petites années. Cette dame avait d'ailleurs probablement participé à la vente anticipée de ce bien.

Elle arrivait, toujours de noir vêtue, coiffée impeccablement d'un petit chignon gris logé sur le sommet du crâne, le visage poudré de rose pâle, des yeux bleus d'opale, transparents et légèrement rieurs, et surtout véhiculant une odeur de nouveau-né ou de violette plutôt. C'était ce parfum, mais aussi son nom de famille qui semblait sorti d'un roman du XIX^e siècle qui attirait Anna irrésistiblement.

Quand la dame entrait dans la pharmacie, il ne lui manquait que l'ombrelle pour autoriser Anna à pénétrer dans un tableau de Monet. Et la vieille dame prononçait toujours la même phrase en guise d'introduction : « Bonjour, mon petit, comment allez-vous aujourd'hui ? » L'appellation masculine qu'elle octroyait à Anna chantait dans ses oreilles, la ravissait en lui rappelant délicieusement sa grand-mère maternelle qui ne l'avait que très rarement nommée autrement que « mon petit ». Un jour, lui ayant répondu que ça allait, mais probablement d'un ton morose, ne la sentant certainement pas très épanouie derrière son comptoir, la vieille dame lui fit l'apologie du permis de rêver, ou plus exactement le devoir de rêver en toutes circonstances, en tous lieux, et en toutes situations. Elle lui apprit qu'elle-même avait rêvé éveillée toute sa vie, imaginant des situations grandioses et magiques. Elle ne lui avait pas précisé si parfois ses rêves étaient devenus réalités mais ce n'était pas l'essentiel, son désir étant probablement d'embellir l'existence d'Anna, en l'incitant à aller au bout de ses rêves. Madame Desmazières mourut très peu de temps après cette conversation. Son absence créa un grand vide dans l'officine et surtout dans le cœur d'Anna. Elle lui manqua terriblement, mais elle savait combien cette femme avait su pigmenter et agrémenter sa propre vie pour que, malgré les épreuves endurées, cette dernière lui paraisse rose et joyeuse.

Anna vendit son officine six mois après en désirant se rapprocher de son rêve. Créer un atelier de peinture.

Lundi 25 juin... Madame Desmazières et la pièce de théâtre de Justin ont rendu à Anna sa respiration perdue. La vie oscille entre étrille et train-train quotidien. Elle passe des activités des enfants aux résultats d'analyse opprimants. Des pièces de théâtre aux rendez-vous médicaux. Des poissons panés aux ganglions. Ainsi, après dix jours d'attente, les nouvelles sont bonnes, la pièce opératoire a donné son verdict : sur quatorze ganglions prélevés, quatorze sont négatifs. Sur la quantité énorme de micro-calcifications, existent quelques lésions « infiltrantes ». Toutefois, cela paraît moins catastrophique que prévu. Anna caresse l'espoir d'échapper à